
L'espace-temps mallarméen : entre fatalité immanente et exutoire imminent dans *Poésies* de Stéphane Mallarmé*

Space and Time in Stéphane Mallarmé's *Poésies*: Between
Immanent Fatalism and an Imminent Outlet

Przestrzeń i czas w *Poezjach* Stéphane'a Mallarmé: między
fatalizmem immanentnym i rychłym ujściem

KOUÉ KÉVIN BOUMY

Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

ORCID ID : <https://orcid.org/0000-0003-3706-2814>

e-mail : kouekevin2@yahoo.fr

Resume. L'article porte sur la poésie de Stéphane Mallarmé lue dans le temps et dans l'espace. S'il est acté que le duo espace-temps, dans sa configuration, participe bien souvent activement au délitement de la figure du poète ; chez Stéphane Mallarmé, la crise métaphysique du mouvement (l'impuissance) et de la mémoire (le regret) corrompt toute possibilité de tirer profit de l'ici et du maintenant. Tout en faisant mention de l'éclat d'un Azur hors d'atteinte dans l'espace et dans le temps, un « Azur à regarder en mourant de faim » (Mallarmé, *Divagations*, 1889), cet article montre les modalités d'une quête sublimée d'un "Ailleurs" et d'un "Jadis", soldée par un cuisant échec, ingrédient d'une profonde insatisfaction métaphysique. Cet échec de la quête transcendante reste en quelque sorte l'échec de s'affranchir de sa condition humaine et aussi l'échec d'une poésie de l'indicible.

Mots clés : espace, temps, exutoire, fatalité, insatisfaction métaphysique

* Druk tomu sfinansowano ze środków Instytutu Filologii Polskiej UMCS. Wydawca: Wydawnictwo UMCS. Dane teleadresowe autora: Université Félix Houphouët-Boigny, 01 BP V 34 Abidjan 01, Côte d'Ivoire; tel.: +225 05 45 43 0555.

Abstract. The article focuses on Stéphane Mallarmé's poetry read in time and space. If it is clear that the space-time duo, in their configuration, actively participates in the disintegration of the figure of the poet; with Stéphane Mallarmé, the metaphysical crisis of movement (powerlessness) and memory (regret) corrupts any possibility of taking advantage of the "here" and "now". While mentioning the brilliance of an Azur out of reach in the space and the time, an "Azure to stare at while dying of hunger" (Mallarmé, *Divagations*, 1889), this article shows the modalities of a sublimated quest for an "elsewhere" and a "past", resulting in a metaphysical dissatisfaction. This failure of the transcendental quest remains in a way the failure to free oneself from one's human condition and also the failure of a poetry of the unspeakable.

Keywords: space, time, outlet, fatality, metaphysical dissatisfaction

Abstrakt. Artykuł dotyczy poezji Stéphane'a Mallarmé odczytywanej w kontekście czasu i przestrzeni. Jeśli jest jasne, że połączenie przestrzeni i czasu, w ich różnych konfiguracjach, często uczestniczy aktywnie w dezintegracji figury poety, to w przypadku Stéphane'a Mallarmé metafizyczny kryzys ruchu (niemoc) i pamięci (żał) niszczy każdą możliwość wykorzystania „tu” i „teraz”. Pochylając się nad wybuchem Lazuru będącego poza przestrzenią i poza czasem, „Lazuru ujrzanego podczas głodowej śmierci” (Mallarmé, *Dywagacje*, 1889), autor artykułu ukazuje sposoby wysublimowanego poszukiwania „gdzieś indziej” i „niegdyś”, wynikającego z braku satysfakcji metafizycznej. Porażka w poszukiwaniu transcendencji staje się w pewnym sensie porażką uwolnienia się od ludzkiego bytu, a także porażką poezji niewypowiedzianego.

Słowa kluczowe: przestrzeń, czas, ujście, fatalizm, brak metafizycznej satysfakcji

1. INTRODUCTION

La profonde insatisfaction métaphysique qui accole à l'œuvre *Poésies* la sombre saveur d'un pessimisme insurmontable, tire en partie sa source dans l'action combinée du couple espace-temps. Comment Mallarmé cerne-t-il le cadre spatio-temporel dans lequel il se meut et se projette ? Au-delà d'approches dictionnairiques, l'espace mallarméen renferme un double décor à la fois enchanteur et terrifiant. Si le chaos intime voire consubstantiel semble se mouvoir avec le sujet narrant ; ce mouvement s'inscrit dans un cadre global toujours azuré où le soleil émet ses lueurs argentées. La fatalité naît de l'inaccessibilité matérielle constante de cet idéal spatial qui nargue le poète. « Désirable et inaccessible, écrit Poulet G. (1976 , p. 192), il [cet espace – Boumy K. K.] se refuse à qui veut le posséder, il s'avère comme un idéal cruel, dont la pensée, d'abord fascinée, se détourne ensuite avec horreur ». Mais cet ailleurs mallarméen, si présent et pourtant hors de portée, est associé presque inévitablement à un temps antérieur. Le lien toujours ténu entre l'espace et le temps dans l'œuvre de Mallarmé est ainsi résumé par Ruppli-Coursange M. et Thorel S. (2005 , p. 32) : « La hantise d'un inaccessible ailleurs est la condition de l'homme écarté de bonheurs spirituels, et c'est elle qui impose la tentation d'une remontée vers le printemps lointain ». Il est donc malaisé d'envisager dans *Poésies* une approche de l'espace sans l'y adjoindre

la notion du temps. Le temps dans son acceptation mallarméenne est essentiellement le temps qui s'écoule irréversiblement, corrompt toutes les virginités et fait luire l'impuissance de la maturité. La substance même du poème mallarméen est composée par ce « sentiment de fatalité ; l'idée latente, mais centrale, de l'irrévocable, de l'inexorable, de l'irréversible marche du temps » (Beausire, 1974, p. 125). Dès lors, prend forme dans *Poésies* qui sert de substrat textuel dans cette étude, la postulation légitime au mieux-être qui ne se fait point en dehors de ce même espace-temps. Si une malédiction radicale impulsée par l'espace-temps semble fragiliser l'équilibre du moi mallarméen, c'est bien dans ce duo perfide qu'il compte trouver l'exutoire. Y parvient-il ? A-t-il pu triompher de la fatalité ? Cette discrète contribution, qui se fonde essentiellement sur les premières analyses du cadre temporel mallarméen, s'efforcera de montrer comment Mallarmé, poète maudit, intègre la fonction de l'espace-temps dans la construction du pessimisme post-romantique. Le constant et inviolable sentiment d'être harcelé par un espace-temps et le besoin tenace de s'en défaire autorisent quelques interrogations. En quoi le cadre spatio-temporel s'érige-t-il en charges dépressives sur le si vulnérable cœur du poète ? Quels mécanismes argumentatifs ont-ils été déployés pour fuir la singularité oppressante de l'ici et du maintenant ? Comment se manifeste dans le texte ce sentiment permanent d'être né avec la sombre étoile de Saturne ? Dans l'élaboration de cette étude qui s'appuiera sur le questionnement des poèmes, il sera question de cerner et d'analyser le vécu du poète saisi dans la plus minimale unité spatio-temporelle : l'"ici" et le "maintenant". Toutefois, ce cadre immuable pour le sujet statique ou en mouvement, se heurte aussi bien à un "ailleurs" meilleur mais sans cesse mouvant, qu'à un "jadis" virginal mais malheureusement antérieur. La sublimation de l'insaisissable annexée à la légitime postulation à s'arracher à sa condition, crée une quête mystérieuse, avec le secret espoir de s'affranchir de sa propre fatalité, et ouvre dans le texte poétique mallarméen de nouvelles perspectives métaphysiques et ontologiques.

2. DE LA CONSCIENCE OPPRESSIVE DE L'ICI ET DU MAINTENANT

S'il existe dans *Poésies* de Mallarmé une possibilité du *Carpe Diem*¹, il se dégage aussi une grande impuissance immanente liée à une double influence de l'espace vécu et du temps présent qui, solidairement, gèlent toute capacité physique et créatrice. L'impossibilité à savourer l'espace « où vivre » (Mallarmé, 2015,

¹ Expression latine tirée des vers d'Horace, *Carpe Diem* contenu dans «*Carpe diem, quam minimum credula postero* » (cueille le jour sans te soucier du lendemain, et sois moins crédule pour le jour suivant), signifie « jouir, profiter de l'instant présent ». Au XVI^{ème} siècle, chez les poètes de

p. 48) et à déguster l'instant présent, est le premier choc subi de plein fouet par Mallarmé. Dans *Poésies*, on y lit une sorte de "dé-corps" poétique de l'ici ; qui précipite la décomposition du corps et de la figure lyrique. L'espace du « je » dans le jeu lyrique mallarméen est décrit par Bellet R. (1987, p. 83) comme suit : « Un ciel pâle, sur le monde qui finit de décrépitude, va peut-être partir avec les nuages ; les lambeaux de pourpre usée des couchants déteignent dans une rivière dormant à l'horizon submergé de rayons et d'eau. Les arbres s'ennuient et sous leur feuillage blanchi, monte en toile la maison du montreur de choses passées ». Par « montreur de choses passées », donc prisonnier d'un espace morbide et corrompu par le temps, le critique indique expressément que le décor où se fixe le sujet dans *Poésies* ne peut être appréhendé indissociablement de la conscience tragique de l'irréversibilité du temps. Le temps qui favorise une succession saisonnière place curieusement le poète presque inévitablement à un point de localisation défavorable. Le poème « Renouveau » dont le titre rappelle une embellie, fait curieusement transparaître une agressivité d'un Printemps habituellement clément :

Le printemps maladif a chassé tristement
 L'hiver, saison de l'art serein, l'hiver lucide,
 Et, dans mon être à qui le sang morne préside
 L'impuissance s'étire en un long bâillement.

(*Renouveau*, p. 10)

L'horreur de l'ici et du maintenant se matérialise par une impuissance poétique consubstantielle et inapaisable. Une impuissance que Bellet R. (1987, p. 51) trouve « métaphysique et existentielle ». S'il redoute l'espace-temps actuel, et qu'il le met constamment en parallèle avec la force instinctive ou même les roses innocentes du passé, c'est qu'il rechigne au :

« ...pacte dur
 De creuser par veillées une fosse nouvelle
 Dans le terrain avare et froid de [sa] cervelle »

(*Las de l'amer repos*, p. 12)

La douleur d'un Azur d'enfance désormais hors de conquête, sape tout l'effort intellectuel. L'espace géographique dans lequel erre le « je » est un élément perturbateur dans son processus d'intégration et d'épanouissement en ce qu'il se pose comme la négation de son espace d'enfance. Le décor devient une machine

la Pléiade, la rose, fleur à cueillir dès sa floraison par crainte de la voir rapidement fanée, devient la métaphore canonique de la brièveté de l'existence de l'Homme. Pierre de Ronsard écrit *dans les Sonnets pour Hélène* : « Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie ».

subversive qui travaille à maintenir le poète dans un engrenage sans précédent. Les strophes 1 et 3 des « *Fleurs* » traduisent ce lien ténu entre l'espace et le temps dans *Poésies*.

« Des avalanches d'or du vieil azur, au jour
Premier et de la neige éternelle des astres
Jadis tu détachas les grands calices pour
La terre jeune encore et vierge de désastres,

Et, pareille à la chair de la femme, la rose
Cruelle, Hérodiade en fleur du jardin clair,
Celle qu'un sang farouche et radieux arrose ! »

(*Les Fleurs*, p. 9)

Le regard nostalgique sur le « vieil Azur », « vierge de désastres » dont l'éclat est désormais caduc, est une torture permanente. Il symbolise cet univers de l'innocence juvénile et de l'absolue pureté, mais également cette quête métaphysique impossible de ce temps révolu. L'Azur symbolise chez Mallarmé une intersection sémantique entre l'espace et le temps. Immensité bleutée d'un ciel qui s'offre en délice visuel, il est la marque même d'un temps aboli ; d'un « ciel antérieur où fleurit la Beauté ! » (Mallarmé, 2015, p. 7). Pour Beausire (1974, p. 95), « l'Azur représente pour Mallarmé le caractère inaccessible et despotique de l'idéal poétique ; il figure la lucidité plénière à son sommet, la toute-puissance de la conscience même ». La conscience oppressive d'un « ici » et d'un « maintenant » nargués par l'Azur et qui saborde les capacités créatrices du poète, se lit à la première strophe du poème emblématique de « Azur » :

De l'éternel Azur la sereine ironie
Accable, belle indolemment comme les fleurs,
Le poète impuissant qui maudit son génie
A travers un désert stérile de Douleurs.

(*L'Azur*, p. 15)

Ce quatrain révèle l'obsession de Mallarmé par l'idée de clôture du monde. Le lien entre le bel Azur et la stérilité ou l'impuissance du poète en proie à un « désert stérile de Douleurs » est révélateur d'une influence directe de l'espace-temps sur son être. L'horreur de l'espace intime actuel qui contraste avec une enfance épanouie dans un décor paysager où tout invite au bonheur, corrompt l'exigence de perfection poétique et est prétexte d'une angoisse existentielle. Le sentiment qu'une pesanteur de l'espace-temps intime tourmente la voix narrative investit tous les compartiments du texte mallarméen. La personnification du cygne, cet oiseau nimbé d'une aura

mythique, « immaculé, dont la blancheur, la puissance et la grâce font une vivante épiphany de la lumière » (Valentin, 1956, p. 152) dans « Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui » (Mallarmé, 2015, p. 48) achève de certifier qu'en réalité, le dégoût existentiel impulsé par un espace-temps chaotique, révèle la condition même du poète impuissant. Les deux premiers quatrains de ce sonnet sont une métaphorisation même de la figure du poète, prisonnier du présent et de l'ici :

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
 Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre
 Ce lac dur oublié que hante sous le givre
 Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui
 Magnifique mais qui sans espoir se délivre
 Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
 Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

(Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui, p. 48)

L'image qui transparait est celle d'un cygne qui n'as pas su se dégager au temps faste, quand le lac s'est endurci « lac dur » (v 3) et par conséquent, l'a maintenu prisonnier. Il faut y voir le symbole de ce cygne personnifié (« qui se souvient » ou « s'ennuie ») comme une convocation implicite « du poète stérile qui a négligé les sources d'inspiration lyrique, préférant s'adonner à un art pur, plus difficile, plus ingrat. Lui aussi est condamné [...], incapable de se sauver » (Aish, 1981, p. 190).

Au demeurant, entre l'Azur ironique et l'ici-bas indomptable, la fatalité semble au premier abord impulsée par des facteurs exogènes liés aux éléments. Cependant, avec la guigne consubstantielle à la figure même de Mallarmé, l'Azur semble si inaccessible parce que le poète manque d'assurance en soi. Ce sentiment permanent d'être atteint de la pathologie incurable de la viscérale haine de soi, détériore toute volonté de tirer profit de l'espace-temps. En clair, la situation de Mallarmé est semblable à celle que décrit Giordano B. (1954, p. 158) : « Un autre est ce que j'aime et moi-même je me hais ; mais cet autre se change en roc si j'ouvre mes ailes ; si je retombe à terre, il monte au ciel ; quand je ne cesse de le poursuivre, il ne cesse de me fuir ; à mes appels, il reste sans réponse ; et plus je le cherche, plus à mes yeux il se cache ». Entre le refus obstiné de jouissance et la conception bien mallarméenne que le bonheur « ici-bas est ignoble » (Mallarmé, 2015, p. 143), le poète ne pouvait que ramener l'espace-temps à la fragilité de sa condition. L'Azur est hors de portée et l'environnement immédiat est une torture parce que le sujet poétique qui en fait référence porte en germe une réelle crise métaphysique. Comment s'affranchir de sa propre condition de poète ? Le texte mallarméen donne très nettement des éléments de réponse.

3. DE LA SUBLIMATION DE LA-BAS ET DU JADIS

Dans *Poésies*, il est indéniable que dans l'espace-temps, s'origine une fatalité immanente qui colonise le poète et offre à son écriture une saveur foncièrement pessimiste. Mais sans faiblesse, il continue ses efforts pour se défaire de la charge très lourde d'une vie de Guignon. A la douleur et à l'impuissance impulsées par l'ici, le poète se laisse entraîner par la tentative de l'ailleurs. Les cinq (5) premiers vers de « Brise Marine » se posent en alternative au vide de la sédentarité :

La chair est triste, hélas ! J'ai lu tous les livres.
Fuir ! Là-bas fuir ! Je sens que les oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe
(*Brise marine*, p. 17)

L'expression hyperbolique allitérative en [l], « J'ai lu tous les livres » (v1), en même temps qu'elle focalise l'attention, traduit d'immenses efforts intellectuels pour maintenir le cap. Mais le départ reste inévitable pour participer au spectacle qu'offrent « Les oiseaux ivres d'être parmi l'écume inconnue et les cieux » (v 2 à 3). L'inclinaison irrésistible à décamper, à s'arracher à sa condition en fuyant vers un idéal inconnu, est réaffirmée avec gravité au vers 9 : « Je partirai ! Steamer balançant ta mâture ». Le lointain spatial sublimé qui investit le texte reste l'exutoire pour un Mallarmé las de la paresse et d'un labeur cruellement stérile. Le poème « Las de l'amer repos... » commence par une fidèle peinture de l'angoisse de la stabilité, avant de préconiser une remontée du temps. Du vers 15 au vers 18, ce poème laisse transparaître un beau symbolisme du Chinois, une sorte de « métaphysique idéaliste » selon Gengoux J. (1950, p. 62) :

...Imiter le Chinois au cœur limpide et fin
De qui l'extase pure est de peindre la fin
Sur les tasses de neige à la lune ravie
D'une bizarre fleur qui parfume sa vie
(*Las de l'amer repos*, p. 12)

Avec ce symbolisme à visage humain, le poète idéalise aussi bien le lointain spatial que celui qui l'habite. Au-delà de l'harmonie rythmique, il faut retenir que le rêve mallarméen d'idéal poétique corrompu par son inaction et son impuissance, génère un autre rêve : celui « d'être le Chinois serein dont l'extase est de peindre sur une tasse exquise un paysage raréfié » (Mauron, 1968, p. 130). L'ailleurs exalte le poète maudit et le prédestine, comme Charles Baudelaire, au voyage, seul sédatif à

un mal intime qui annihile ses capacités créatrices. Wattiau B. et Georges J. (1996, p. 57) sont précis : « Pour sévère que ce soit, sa déconvenue [celle de Mallarmé – Boumy K. K.] ne conduit pas d'emblée à une expérience dépressive, ou tout au moins elle renforce la mise en place de défenses contre l'angoisse à travers la constitution d'un espace-refuge qui semble mimer un repli artistique ».

Si le besoin d'évasion est réel pour fuir le cadre spatial ambiant, celui d'opérer une rupture avec le temps présent fait partie des stratégies de reconquête d'un bonheur supposé confisqué. A l'exutoire de choix qu'est l'ailleurs, s'ajoute un autre exutoire de la reconstitution sélective des puretés des temps révolus. Contre l'impuissance et l'angoisse du présent, le retour à l'enfance est envisagé. Mallarmé préfère se réfugier dans le temps antérieur pour surmonter la douleur du maintenant. Le regret d'un l'Eden à jamais perdu favorise cette liaison « Fleur-Azur-Enfance » dont l'évocation tient à soulager la fatalité des temps présents. A ce titre, nous avons pu isoler dans l'ensemble de l'œuvre les extraits qui rendent compte de ce retour aux puretés juvéniles :

« ... la fleur qu'il a sentie, enfant,
 Au filigrane bleu de l'âme se greffant »

 Une gloire pour qui jadis j'ai fui l'enfance
 Adorable des bois de roses sous l'azur
 Naturel

(*Las de l'amer repos*, p. 12)

« Des avalanches d'or du vieil azur, au jour
 Premier et de la neige éternelle des astres
 Jadis tu détachas les grands calices pour
 La terre jeune encore et vierge de désastres »

(*Les fleurs*, p. 9)

Et la bouche, fiévreuse et d'azur bleu vorace,
 Telle, jeune, elle alla respirer son trésor,
 Une peau virginale et de jadis ! encrasse ».

(*Les fenêtres*, p. 7)

L'Azur quêtée qui symbolise l'idéal poétique se conjugue presque toujours au passé ; un passé de virginité florale évoqué immanquablement comme une hantise pour apaiser l'horreur du maintenant. Dans l'obsession de Mallarmé pour cet idéal antérieur manifestation hors de portée, Mauron (1968, p. 40) préconise d'insister sur les mots « antérieur-enfance-naturel » qui expriment « le regret de satisfaction instinctives passées ». L'angoisse qui plombe le poète en autorisant une évasion

dans le temps, est avant tout antistatique : « Il veut écrire, souligne Mauron (1986, p. 41) ; il sait qu'il peut le faire car ses premiers vers sont d'un maître, mais il ne sait pas sur quoi. Il est si écrasé par cette impossible tâche qu'il voudrait bien s'en évader, revenir à une enfance sans souci. » (Mauron, 1986, p. 41) En somme, Mallarmé présente un tableau intime sombre. Entre l'ailleurs où règne la sérénité et l'autrefois où luit la pureté, le poète qui se localise ici et vit maintenant est écartelé. La sublimation pourra-t-elle lui permettre de surmonter la vulnérabilité du sujet dans le tourbillon de l'espace-temps ?

4. DE L'EXPERIENCE DE L'ECHEC A LA CRISE EXISTENTIELLE

La poésie mallarméenne est avant tout une poésie de l'espace-temps immédiat qui fixe arbitrairement le poète dans le vertige de l'irréversibilité et dans la douleur de l'impuissance motrice et artistique. Les vers de *Poésies* respirent à grands traits cette irréversibilité qui pourtant « constitue le caractère le plus essentiel du temps, le plus émouvant, et celui qui donne à notre vie tant de gravité » (Lavelle, 1945, p. 126). Ils rendent compte éloquemment aussi de cet espace ambiant si actif dans la déconfiture de la figure du sujet narrant. En envisageant l'ailleurs azuré ou les fastes incorruptibles d'un ciel antérieur, le poète veut s'arracher à la condition de l'Homme « jeté dans l'existence comme un naufragé sur une île déserte [...] et dont l'étroitesse de son séjour lui est imposée par le temps qui le cerne » (Poitras, 1970, p. 3). Des motifs cohérents président donc à une quête effrénée d'exutoires capables d'apaiser les stigmates décisifs de l'espace-temps. Cependant, autant qu'ils sont, semblent se heurter à un écueil infranchissable lié aux limites mêmes de l'espèce humaine. La douloureuse prise de conscience d'une fatalité immanente enrayer tous les efforts. L'angoisse métaphysique liée au vécu en tant que conscience humaine, avant même d'investir le poème mallarméen, transparait dans le métadiscours. Dans un écrit épistolaire, il écrit : « Un pauvre poète, qui n'est qu'un poète – c'est-à-dire un instrument qui résonne sous les doigts des diverses sensations – est muet, quand il vit dans un milieu où rien ne l'émeut, puis ses cordes se distendent et viennent la poussière et l'oubli » (à Cazalis, avril 1865, p. 151). La quête des puretés antérieures se solde par un échec définitif et prend fin brutalement avec l'adverbe de temps “Quand” en première lettre de « Quand l'ombre menaça ». Les quatre premiers vers de ce poème sont disposés ainsi :

Quand l'ombre menaça de la fatale loi
 Tel vieux Rêve, désir et mal de mes vertèbres,
 Affligé de périr sous les plafonds funèbres,
 Il a ployé son aile indubitable en moi

(*Quand l'ombre menaça*, p. 47)

Mallarmé a toujours une réelle obsession du temps qui passe et emporte avec lui toute clarté. Dans *Igitur*, il écrit ces propos rapportés par Stanguennec (1992, p. 36) :

« J’ai toujours vécu mon âme fixée sur l’horloge. L’horloge me fait souvent grand bien. La connaissance et la valeur du temps sont liées à l’horloge. Les horloges dont on use, la valeur qu’on leur attribue : ici se cachent les aperçus essentiels sur le sentiment et la conscience du temps dont sont animés, au fond de leur être, hommes et peuples »

L’“ombre” en même temps qu’elle symbolise la nuit avec son lot de crises, acte la mort du « vieux rêve » d’azur. Selon Granada (2019, p. 18), « Le moi vit sa crise, sa Nuit, et revit un rêve de luxe et de séduction où le génie connaît son triomphe, même fugace ». C’est donc, selon elle, « la fatale loi » qui menace un vieux rêve et supprime un décompte à l’envers des repères temporels.

Dans *Poésies*, l’Idéal et l’Azur renvoient à la même réalité de perfection spatio-temporelle inaccessible. Si dans « l’Azur », le poète « cherche à se soustraire de la persécution de l’Idéal, symbolisé par l’immense Azur lumineux du ciel » (Bertrand, 1998, p. 206), dans « le Sonneur », surtout aux deux derniers tercets, il annonce l’abandon douloureux d’une vaine tentative de “mendier” un Idéal or hors de l’espace-temps immédiat :

Je suis cet homme. Hélas ! de la nuit désireuse,
J’ai beau tirer le câble à sonner l’Idéal,
De froids péchés s’ébat un plumage féal,

Et la voix ne me vient que par bribes et creuse !
Mais, un jour, fatigué d’avoir enfin tiré,
Ô Satan, j’ôterai la pierre et me pendrai.

(*Le sonneur*, p. 13)

L’exercice est périlleux mais la volonté de Mallarmé de s’affranchir de l’espace-temps immédiat pour humer les fastes d’un là-bas et d’un jadis, est tenace. Tirer « sur le câble à sonner l’Idéal » jusqu’à être à bout de force, est une belle métaphore qui résume une vaine tentative insistante de s’émanciper de sa propre condition. L’échec du poète-sonneur qui symbolise l’échec de la transcendance (car “humain, trop humain”), inaugure une séquence désespérée d’autodépréciation. La frustration née de l’incapacité à dompter l’ailleurs azuré et le jadis vierge et floral, crée une position attentiste potentiellement fatale. Le dernier tercet de « Renouveau » en relève avec force détails :

J'attends en m'abîmant que mon ennui s'élève...
 – Cependant l'Azur rit sur la haie et l'éveil
 De tant d'oiseaux en fleur gazouillant au soleil.

(*Renouveau*, p. 10)

Devant l'impossibilité de saisir toutes les brillances charriées par le Printemps, saison de grande virginité florale, le poète « s'abîme » et cède son âme à l'« ennui ». Ecartelé entre l'Idéal ou l'Azur hors-temps et hors-lieu intime et une impuissance consubstantielle, il s'abandonne par sa passivité potentiellement fatale.

Dans « *Le sonneur* », l'allusion à Satan (« Ô Satan, j'ôterai la pierre et me pendrai ») qui dans l'imaginaire collectif cristallise l'envers de la morale, avant le passage à l'acte autodestructeur, traduit clairement le début de la chute, de la déliquescence de soi. « A vouloir sortir de ses limites, écrit Poitras (1973, p. 73), on risque la chute, la retombée ici-bas. La lourdeur l'emporte, la matérialité, la finitude. Toute révolte est "inutile et perverse". L'angoisse devient hantise. Le déséquilibre est imminent ».

L'espace-temps immédiat de Mallarmé reste une torture permanente que la détermination à savourer l'ailleurs et le jadis ne peut alléger. La lassitude et l'ennui qui en résultent créent une insatisfaction métaphysique qui contamine la composition esthétique de *Poésies* de Stéphane Mallarmé.

5. CONCLUSION

La recherche des fondements du pessimisme inapaisable qui contamine la composition esthétique-thématique des vers mallarméens a présidé à l'idée même de cette discrète contribution. De toute évidence, dans le statut du couple espace-temps qui renferme une radicale opposition d'une part, entre sa composante minimale ambiante (l'ici et le maintenant) et d'autre part, l'ailleurs et le jadis, s'origine la grande insatisfaction métaphysique du poète maudit. Cette poésie, comme le souligne Poitras (1973, p. 71), « joue inlassablement sur les grandes oppositions d'ici et de là-bas, de maintenant et d'avant ; la notion de temps se confondant parfois avec la notion d'espace. L'antériorité et l'idéal sont situés ailleurs que sur cette terre, au point le plus éloigné du ciel, à l'antipode de notre monde de chair et de déchéance ». Si le point de repère spatio-temporel (l'ici et le maintenant) dans lequel se situe le poète, reste constamment oppressif et douloureux, le besoin irrésistible de l'ailleurs et du jadis demeure un palliatif pour guérir l'âme. Mais comment humer les fastes d'un ailleurs azuré et d'un jadis floral quand l'horizon se fait sans cesse mouvant et que le temps ne peut se laisser remonter ou dompter ? Il est clair qu'en même temps que l'intersection

du temps et de l'espace constitue un goulot d'étranglement du poète-guignon, c'est dans ce même espace-temps qu'il a cherché l'exutoire malgré sa condition humaine. L'échec de la transcendance constitue l'ingrédient de la crise ontologique qui pose la question de l'identité du poète en tant qu'humain, vis-à-vis de la nature qui l'inspire. L'énigmatique Mallarmé vit une consubstantielle fatalité qui rappelle ses limites en tant que poète dans le temps et dans l'espace. L'échec et la crise existentielle qui en découle fondent la métaphore qu'applique Sartre J.-P. cité par Louette J. F. (2002, p. 215) : « Impuissant qui chante son impuissance, Mallarmé convertit son échec personnel en impossibilité de la poésie ; puis par un nouveau retournement, il transforme l'échec de la poésie en poésie de l'échec ».

BIBLIOGRAPHIQUES/REFERENCES/BIBLIOGRAFIA

- Aish, Deborah Amelia Kirk. (1981). *La métaphore dans l'œuvre de Stéphane Mallarmé*. Genève : Editions Slatkine.
- Beausire, Pierre. (1974). *Mallarmé : poésie et poétique*. Paris : H. Champion.
- Bellet, Roger. (1987). *Stéphane Mallarmé, l'encre et le ciel*. Paris : Editions Champs Vallon.
- Bertrand, Marchal. (1998). *Mallarmé*. Paris : Presses Paris Sorbonne.
- Bourgain, Wattiau, Georges, Jean. (1996). *Mallarmé ou la littérature au bord du gouffre : entre littérature et psychanalyse*. Paris : Harmattan.
- Gengoux, Jacques. (1950). *Le symbolisme de Mallarmé*. Paris : Nizet.
- Giordano, Bruno. (1954). *Des fureurs héroïques*. Paris : « Les Belles Lettres ».
- Granada, Gloria Melgarejo. (2009). *Fragments et obstacles: Mallarmé et le 'génie' du livre inachevé/poésie et dédoublement esthétique*. Berne : Peter Lang.
- Lavelle, Louis. (1945). *Du Temps et de l'éternité*. Paris : Éd. Aubier-Montaigne.
- Louette, Jean-François. (2002) *Silences de Sartre*. Toulouse : Presses Univ. du Mirail.
- Mallarme, Stéphane. (2015). *Poésies*. Paris : Ligaran.
- Mauron, Charles. (1968). *Introduction à la Psychanalyse de Mallarmé, suivi de Mallarmé et le Tao et Livre*. Genève: La Baconnière.
- Mauron, Charles. (1986). *Mallarmé l'obscur*. Genève : Slatkine.
- Poitras, Françoise. (1973). *L'angoisse existentielle chez Mallarmé. Thèse de maîtrise*. Montréal : Department of french language and littérature, McGill University.
- Poulet, Georges. (1976). *Le point de départ, Etude sur le temps humain*. Monaco : Éditions du Rocher.
- Ruppli-Coursange, Mireille, Thorel, Sylvie. (2005). *Mallarmé : la grammaire & le grimoire*. Genève : Librairie Droz.
- Stanguennec, André. (1992). *Mallarmé et l'éthique de la poésie*. Paris : Vrin.
- Valentin, Basile. (1956). *Les 12 clefs de la Philosophie*. Trad. Eugene Canseliet. Paris : Ed. de Minuit.